

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO.

LA FILLE DE MARGUERITE

PREMIÈRE PARTIE.—L'HÉRITAGE DE RENÉE.

VIII

— Merci de votre franchise, mon cher Tallandier, je suis prévenu et cela me soulage.

Madame Ursule étouffa ses sanglots et essuya ses larmes. Le malade poursuivit, en s'adressant au médecin :

— Je ne dois plus penser, n'est-ce pas, à quitter cette maison que pour le grand voyage ?

— Je n'autoriserais point un déplacement, dans quelques conditions qu'il se présentât...



Malgré sa faiblesse il se trouva debout d'un seul bond, les mains crispées, les yeux hagards, les lèvres frémissantes.

Un sanglot répondit à cette phrase et madame Ursule cacha son visage entre ses deux mains.

— Ma bonne Ursule, fit Robert Vallerand en tournant la tête vers la pauvre femme, ne pleurez pas, je vous en supplie... A quoi servent les larmes ? Attendez avec fermeté comme moi l'heure de la séparation... Votre vie a un but, vous le savez bien... Il vous reste après moi une tâche à remplir... Quand le moment sera venu, je ne vous dirai point : « adieu ! » mais : « au revoir ! » Nous nous retrouverons là-haut...

La voix de Robert s'était affermie ; elle restait calme ; on comprenait en l'écoutant qu'il envisageait sa fin prochaine sans fanfaronnade, mais avec une sécurité complète.

— Donc je vais résigner mon mandat de député, et je le regrette... Il y avait tant à faire !... Enfin, vienne un plus digne que moi, et je serai consolé... Puis-je recevoir des visites ?

— Sans doute... Je défends la fatigue mais j'ordonne la distraction...

— Vous avez écrit votre ordonnance ?

— La voilà sur cette table...

— Ursule ira demain matin à Romilly la faire préparer...

— Ce serait trop tard... je désire que vous preniez d'heure en heure une cuillerée de la potion dont voici la formule, et cela le plus tôt possible... Je vais à Romilly, j'emmenai avec moi Claude, votre valet de chambre, et il la rapportera...

— Comme il vous plaira, cher docteur...

— Si, par suite d'une circonstance imprévue, vous sentiez les battements du cœur s'accélérer, vous auriez sur-le-champ recours à cette potion...

— Je vous le promets.

M. Tallandier prit son chapeau.

— A demain, mon ami, dit-il en serrant affectueusement la main du malade, j'emmène Claude...

— A demain, répéta Robert.

Ursule accompagna le docteur jusqu'à la porte du salon et revint auprès de son maître.

— Monsieur Robert... cher monsieur Robert... balbutia-t-elle en s'agenouillant, les yeux pleins de larmes, à côté de la chaise longue.

— Ursule, fit le député presque avec impatience, je vous le demande de nouveau, point de pleurs et point de faiblesse !... Prenez votre parti de l'inévitable ! je sais, grâce au docteur, de combien de temps je puis disposer. J'en profiterai pour régler sérieusement mes affaires... Relevez-vous, ma bonne Ursule, nous avons à causer...

Madame Sollier obéit et prit un siège.

— Ne craignez-vous point la fatigue ? demanda-t-elle.

— Non... je parlerai bas.

— De Renée, n'est-ce pas ?

— Oui, de Renée... répondit Robert avec tristesse. Ma situation présente m'empêche de tenir le serment que j'avais fait. J'avais juré d'attendre que Renée ait vingt ans pour lui apprendre son nom, le nom de sa mère, pour lui dire qu'elle est ma fille... Mais quand Renée aura vingt ans, je serai mort... Aujourd'hui elle doit tout savoir.

— Pauvre mignonne, balbutia madame Ursule, ce n'est pas de sa faute si elle est fille d'une mauvaise mère.

— Non certes ! Aussi depuis mon retour d'Amérique ai-je beaucoup souffert en ne me reconnaissant pas publiquement son père... Mais l'avouer pour mon enfant, n'eût été provoquer des questions, et je craignais de flétrir son âme candide en lui disant ce qu'avait été sa mère. Le temps me manque pour attendre... Lorsque Renée aura tout appris, elle me jugera... Demain, Ursule, vous irez au pensionnat.

— Au pensionnat ! répéta madame Sollier. Chercher Renée sans doute ?

— Oui.

— Pour l'amener ici ?

— Oui. Vous réglerez toutes les dépenses... vous payerez le trimestre échu et celui à échoir...

— Renée ne retournera donc plus chez madame Lhermitte ?

— Non... répliqua Robert avec un élan de tendresse qu'il ne put dominer. Je veux mourir auprès de ma fille... Et ses yeux devinrent humides.

— Oh ! pas d'émotion... pas d'émotion... je vous en supplie !... cria Ursule que les larmes étouffaient — Souvenez-vous des paroles du docteur... votre vie en dépend...

— Soyez sans inquiétude, dit-il, un moment de bonheur ne saurait aggraver mon état... Je serai calme, que disions-nous ?

— Que j'irai demain à Troyes, chercher Renée.

— Oui... Vous y passerez une partie de la journée pour divers achats de toilette. Ma fille va quitter ses vêtements de pensionnaire... elle aura donc besoin de tout... Je suis riche... ne ménagez rien... je vous donne carte blanche...

— Point de bijoux, n'est-ce pas ?

— Non, pas un seul... Je veux que de mon vivant Renée porte uniquement le petit médaillon que vous lui avez remis le jour de sa première communion... Il vient de sa mère à qui je l'avais donné comme un gage de tendresse, et à qui je l'ai repris en reprenant ma fille.

— Renée, d'ailleurs, a des goûts très simples, fit madame Ursule.

— Cher petit ange, comme je vais l'adorer ! murmura le malade.

Après un instant de silence, il poursuivit :

— Le docteur m'a donné trois mois à vivre, mais il est possible que la mort devance ses prévisions... Ce cas échéant, je vais vous dire, ma bonne Ursule, ce que vous auriez à faire...

— Pourquoi penser à ces choses tristes ?

— Parce que c'est pour moi le plus impérieux des devoirs... Done, admettons que je ne puisse voir ma fille avant de mourir...

— Mais c'est impossible, cela ! interrompit Ursule. C'est impossible, puisque demain j'amènerai Renée près de vous...

— Qui peut répondre du lendemain ? fit mélancoliquement Robert, jurez-moi... dans le cas où d'ici à demain je cesserais de vivre, jurez-moi de ne point révéler à ma fille ce qu'a été sa mère...

— Je vous le jure...

— Renée saura que je suis son père, mais je ne veux pas qu'une autre bouche que la mienne lui apprenne la lâcheté et la trahison de Marguerite Berthier... Je veux surtout, si je ne suis plus là, qu'elle ignore à jamais l'existence de sa mère !

— Elle l'ignorera, je vous jure, si nul autre que moi ne la lui révèle...

Après un instant de silence le député poursuivit :

— Toute ma fortune doit appartenir à Renée et mes précautions sont prises pour qu'elle n'ait rien à démêler avec les hommes d'affaires que j'ai considérés toujours et que je considère plus que jamais comme des gens de la pire espèce... Du reste j'ai prévu le cas où la mort me surprendrait à l'improviste...

Robert posa la main sur son cœur dont les battements l'étouffaient, et s'interrompit pour respirer...

— Le docteur a recommandé le repos et vous vous fatiguez, murmura dame Ursule.

— Qu'importe la fatigue ? reprit Robert. Il faut que vous soyez au courant de tout ce qui touche à l'avenir de Renée... Je continue : — Ma fortune, sans compter le domaine de Viry-sur-Seine, atteint le chiffre de quatre millions quatre cent mille francs. Cette somme, représentée par des actions au porteur, est déposée chez mon intime ami Philippe Audouard, notaire à Nogent-sur-Seine. Audouard remettra ces actions à la personne qui lui présentera le reçu détaillé signé de lui. Ce reçu se trouve à Paris chez M. Emile Auguy, notaire, rue des Pyramides numéro 18, qui ne se dessaisira de ce reçu que sur la présentation d'une lettre de moi... Au reçu sont joints divers papiers et un testament qui constitue Renée ma légataire universelle, à la charge de vous servir une rente viagère de six mille francs...

— C'est trop, monsieur Robert... c'est trop ! fit vivement madame Sollier.

— C'est à peine assez... Votre inaltérable dévouement, vos longs services, mériteraient assurément davantage, mais je connais la simplicité de vos goûts, ma bonne Ursule... Je vais écrire la lettre contre laquelle on délivrera le reçu, les papiers et le testament... Si je mourrais subitement, vous la trouveriez dans le

tiroir supérieur du meuble de Boule de ma chambre à coucher. Vous la remettrez à René que vous accompagnerez à Paris chez Emile Auguy...

— Ce sera fait...

— Vous vous rendrez ensuite avec René à Nogent-sur-Seine, auprès de Philippe Audouard que vous connaissez, je crois...

— Je le connais... je l'ai vu ici...

— René lui donnera le paquet cacheté, à elle remis sur le vu de ma lettre par le notaire de Paris, et il agira selon mes instructions... Tout cela est bien compris, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur Robert...

— Ces détails compliqués étaient indispensables. Je n'oublie pas que j'ai des héritiers naturels contre lesquels il faut me tenir en garde... Pascal Lantier doit avidement convoiter ma fortune. Il connaît sans aucun doute ma situation actuelle, mais il ignore l'existence de René... Si jusqu'à ce jour j'ai caché ma fille, c'est que j'avais peur de Pascal...

— Pour de votre neveu ! répéta dame Ursule stupéfaite. Le croyez-vous donc capable...

— Je le crois capable de tout, interrompit Robert. C'est une mauvaise nature... Il ne vaut pas mieux que son cousin Léopold, qui méritait le bagne et l'a presque obtenu... Pascal Lantier compte certainement sur mon héritage dont il a le plus grand besoin, et qui le sauverait d'une catastrophe inévitable...

— Il n'est donc pas riche ?

— Il a l'apparence de la richesse, mais rien de plus... Il remue des millions à Paris, l'argent des autres, et cherche à pêcher en eau trouble, mais le désarroi de ses affaires est complet. Il ne se soutient, à l'heure présente, que par un tour de force d'équilibre... Peu de temps après mon départ pour l'Amérique il avait épousé la sœur de Marguerite Berthier... La dot de sa femme, quoique minime, était une fortune pour lui qui ne possédait à peu près rien, et qui lui permettait d'entreprendre des affaires sérieuses... Il s'est lancé dans les jeux de Bourse, dans les spéculations de terrain, dans les entreprises de construction... Il sombrera d'un moment à l'autre !... Quoique étant presque du même âge, nous ne nous sommes jamais aimés...

— Et votre autre neveu, Léopold Lantier ?

— Un scélérat de la pire espèce... En prison à perpétuité, heureusement pour lui, car s'il était libre il finirait sur l'échafaud. Vous comprenez, Ursule, les raisons qui m'ont fait entourer de tant de mystère l'existence de René, et pourquoi tout restera mystérieux jusqu'au jour où mon enfant sera mise en possession de ce que je possède... Et ce ne sont pas là des craintes exagérées, des précautions absurdes... C'est une défiance légitime... Ce n'est point de la folie, c'est de la prudence...

— Iriez-vous jusqu'à croire que la vie de René pourrait être en péril ? demanda Ursule tremblante.

— Aussi longtemps que je vivrai, René n'aura rien à craindre, répliqua Robert. Après moi et tant qu'elle ne sera pas maîtresse de son héritage, veillez bien sur elle !...

— Ah ! je veillerai, je vous le jure et, si on attaquait la mignonne, je la défendrais de toutes mes forces ! !

— Je le sais et j'y compte... Bonne Ursule, donnez-moi de quoi écrire.

Madame Sollier apporta un buvard et du papier à lettre qu'elle plaça sur les genoux de Robert Vallerand. Elle mit ensuite un encrier et une plume à la portée de sa main sur un guéridon.

— Maintenant laissez-moi seul pendant une heure, fit le député, et, je vous en prie, aussitôt que Claude sera revenu de Romilly, apportez-moi ma potion...

— Oui, monsieur Robert.

Ursule sortit. Resté seul, le père de René commença la lettre qu'il nous paraît nécessaire de produire « in extenso. » Cette lettre d'ailleurs était laconique, ne disant que les choses indispensables.

« Mon cher ami,

» Ainsi que cela a été convenu entre nous, lors de notre dernière entrevue, veuillez remettre à la personne qui vous porte cette lettre le paquet scellé de cinq cachets à mon chiffre dont j'ai opéré le dépôt entre vos mains, et rappelez à cette personne que le paquet doit arriver intact chez votre collègue Philippe Audouard, notaire à Nogent-sur-Seine, qui seul en doit briser les cachets.

» Recevez, mon cher ami, la nouvelle assurance de mes sentiments d'affection et de dévouement !

» ROBERT VALLERAND.

» Château de Viry-sur-Seine, le 21 octobre 1879. »

Le député relut sa lettre et la mit sous une enveloppe qu'il cacheta à la cire et sur laquelle il écrivit cette adresse : « Monsieur Emile Auguy, notaire. 18, rue des Pyramides, PARIS, »

Ceci terminé il posa le buvard sur le guéridon, se leva et voulut marcher. Mais, dès les premiers pas, il dut faire halte en appuyant la main sur le côté gauche de sa poitrine.

Les battements de son cœur se précipitaient. Robert Vallerand passa quelques secondes dans une immobilité complète, respirant à peine. Les pulsations du cœur reprurent ensuite leur cours régulier ; la respiration redevint libre ; le père de René se remit en marche.

Lentement, péniblement avec une indicible fatigue, il sortit du salon, traversa une petite pièce qui servait de fumoir et entra dans sa chambre à coucher. Là il se dirigea vers un antique meuble d'écaillé incrusté de cuivre, placé entre les deux fenêtres, ouvrit le tiroir du haut, y déposa la lettre qu'il venait d'écrire et regagna le salon.

Ursule y pénétrait en même temps que lui par une autre porte. Elle alla vivement à sa rencontre pour le secourir et pour l'aider à reprendre place sur la chaise longue au coin du feu. Elle tenait à la main une fiole sur laquelle était collée l'étiquette d'un pharmacien de Romilly.

— Claude est revenu ? demanda le député.

— Il arrive à l'instant, et voici la potion prescrite par le docteur.

— Versez-m'en une cuillerée, ma bonne Ursule... je me sens très las...

— Vous vous fatiguez trop ! Je vous l'avais bien dit !

Robert Vallerand ne répondit pas, prit d'une main un peu tremblante la cuiller d'argent pleine de potion que lui présentait madame Sollier et en absorba le contenu. Le député parut renaître. La respiration devint moins sifflante ; l'œil cessa d'être atone.

— Donnez-moi, je vous prie, les journaux, dit Robert.

Madame Ursule plaça près de lui plusieurs feuilles dont les bandes étaient intactes, et se retira. Parmi ces feuilles se trouvait le « Journal de l'Aube » dont nous avons parlé dans l'un de

nos précédents chapitres, au moment où Léopold Lantier était amené au palais de justice pour y répondre comme témoin à M. de Gasquel, juge d'instruction.

Cette gazette locale intéressait tout particulièrement le député de l'arrondissement de Romilly. Il l'ouvrit, jeta les yeux sur l'article de tête et passa au corps du journal. Un entrefilet le concernait. On déplorait, en termes très sympathiques et très flatteurs, la maladie qui l'empêchait de siéger à la chambre où son absence laissait un grand vide, et l'on exprimait chaleureusement l'espérance que sa guérison serait prochaine.

— J'aurai une belle oraison funèbre... murmura Robert avec un sourire mélancolique.

Puis il continua sa lecture. Son attention fut sollicitée tout à coup par ces mots imprimés en gros caractères :

(ÉVASION A LA PRISON DÉPARTEMENTALE DE TROYES.)

Dans la nuit d'avant-hier un condamné, extrait de la maison centrale de Clairvaux pour venir témoigner dans l'affaire de l'assassinat d'un gardien de cette maison par deux détenus, s'est évadé de la maison de détention en soignant un des barreaux de la cellule qu'il occupait seul.

» À l'aide de draps mis bout à bout et attachés à un autre barreau, il est descendu dans le chemin de ronde, que la négligence du directeur laissait sans factionnaire. Du chemin de ronde le détenu aura escaladé la muraille d'enceinte, sans qu'on puisse deviner par quel moyen... Peut-être avait-il au dehors un complice qui lui prêtait la main. On se perd en conjectures.

» Ce détenu, réclusionnaire à vie, était à Clairvaux depuis dix-huit ans et fort bien noté. Il travaillait dans les bureaux de la maison centrale. Le directeur allait demander sa grâce pour avoir courageusement défendu le gardien assassiné.

» L'évadé se nomme « Léopold Lantier. »

En lisant ce nom, Robert Vallerand frissonna de tout son corps.

— Lui ! murmura-t-il avec une surprise mêlée d'effroi, lui ! ce misérable !... ce neveu détesté qui a souillé le nom de son père, qui a fait mourir de chagrin et de honte sa mère, ma pauvre sœur !... Évadé !... il est évadé !... Ah ! cette nouvelle me bouleverse !... Je pressens un danger terrible, inévitable...

Le député était pâle comme un mort. Sa main tremblait. Il relut lentement l'article du « Journal de l'Aube, » puis au bout de quelques secondes il reprit, en jetant la feuille loin de lui :

— Allons, ma tête devient faible et mes pressentiments n'ont pas le sens commun... Le scélérat n'est point à craindre... il n'ira pas loin... Toutes les brigades de gendarmerie sont sur pied... le signalement est donné partout... Léopold Lantier doit être arrêté déjà... et, cette fois, on le gardera bien...

Robert tomba dans une rêverie profonde. Les émotions qu'il venait de subir brisaient son corps affaibli par la souffrance. Il lui sembla que les ténèbres se faisaient autour de lui ; il cessa de penser ; ses paupières s'abaissèrent sur ses yeux fatigués. Il dormait.

Ursule entra dans le salon. Voyant le malade assoupi elle respecta son sommeil, mit des bûches sur le feu et se retira.

Cinq heures sonnaient quand elle revint apporter de la lumière. Robert se réveilla et, voyant qu'il faisait nuit, demanda :

— J'ai dormi longtemps ?

— Une heure et demie, monsieur.

— C'est sans doute l'effet de la potion... potion bienfaisante, car je rêvais que je ne souffrais plus...

En ce moment le bruit d'une voiture entrant dans la cour se fit entendre. Le député et la femme de confiance prêtèrent l'oreille.

— Est-ce que par hasard le docteur reviendrait ? dit Vallerand ?

— Il ne doit revenir que demain...

— Alors c'est un ami ou un solliciteur...

— Recevez-vous, monsieur ?

— Pourquoi non ? Cela me distraira, et Tallandier m'ordonne la distraction...

Ursule sortit, traversa la pièce qui précédait le salon et trouva dans le vestibule un domestique qui n'était point Claude en compagnie d'une femme en grand deuil dont un voile de dentelle épaisse cachait le visage.

— Monsieur est souffrant, disait le valet, et je ne sais s'il pourra recevoir madame, à moins que la visite de madame n'ait un but très important.

La dame voilée, en qui nos lecteurs ont deviné Marguerite, répondit d'une voix émue :

— Le motif de ma visite est très important... il est indispensable que je voie M. Vallerand, et que je le voie sans retard.

Ursule intervint.

— M. Vallerand recevra madame, fit-elle. Je vais conduire madame auprès de lui... Quel nom devrai-je annoncer à mon maître ?

— Mon nom lui est inconnu... balbutia Marguerite.

— Veuillez me suivre, madame.

Ursule précéda la visiteuse dans la pièce communiquant avec le salon et, la laissant seule une seconde, se rendit auprès de Robert.

— Qui est-ce ? demanda ce dernier.

— Une dame en grand deuil, de tournure distinguée, qui sollicite une entrevue pour un motif sérieux.

— Son nom ?

— Elle affirme que monsieur ne la connaît pas... Dois-je quand même introduire cette dame ?

— Sans doute...

Ursule ouvrit la porte derrière laquelle Marguerite se tenait debout, et dit :

— Entrez, madame...

IX

La veuve fit deux pas en avant, mais elle s'arrêta sur le seuil, prise d'un tremblement nerveux. Au moment de se trouver en présence de l'ancien ami qu'elle avait trahi par faiblesse, un sentiment de honte indicible et d'effroyable angoisse s'empara de son âme.

Comment Robert, chez qui depuis tant d'années la haine avait remplacé l'amour, allait-il l'accueillir ? Surprise de l'hésitation manifeste de la nouvelle venue, Ursule répéta :

— Entrez, madame...

Marguerite fit un suprême effort et franchit le seuil. Ursule sortit et referma la porte.

La lumière de la lampe placée sur le marbre de la cheminée éclairait en plein le visage de Robert Vallerand. En voyant cette figure livide, ces joues creuses, ces yeux éteints, ces cheveux presque blancs, Marguerite sentit son cœur se serrer douloureusement.

Dans ce moribond de quarante-quatre ans, qui semblait un

vieillard, elle ne retrouvait rien du jeune homme adoré jadis. La stupeur la clouait, immobile et muette, en face de l'ami, devenu l'ennemi, contre qui elle venait engager une lutte suprême.

Robert Vallerand prit l'hésitation de la visiteuse pour de la timidité.

— Je regrette, madame, dit-il en s'inclinant, de ne pouvoir aller à votre rencontre et vous présenter un fautouil... Une maladie cruelle est l'unique et triste cause de ce manque apparent de courtoisie. Veuillez m'excuser et me faire l'honneur de vous asseoir auprès de moi.

La voix brisée et méconnaissable du député de Romilly produisit sur Marguerite une impression déchirante. Des larmes jaillirent de ses yeux tandis qu'elle s'approchait à pas lents.

Robert s'inclina de nouveau et désigna un siège à côté de son foyer.

La veuve resta debout et leva son voile. Le malade étonné la regardait. Un coup de lumière tomba soudain sur la belle tête de Marguerite, sur ce noble et charmant visage que les années et les douleurs avaient à peine vieilli, et que des cheveux noirs presque sans mélange couronnaient comme autrefois.

Du premier regard Robert la reconnut et, voyant ainsi le passé lui apparaître à l'improviste, reçut en plein cœur un choc dont une violente commotion électrique pourrait à peine donner l'idée.

Malgré sa faiblesse il se trouva debout d'un seul bond, les mains crispées, les yeux hagards, les lèvres frémissantes.

— Vous !! fit-il d'une voix étranglée. Vous !! Ici !!...

— Oui, moi... répondit Marguerite en se contraignant à paraître calme, et en exagérant ce calme de commande.

— Quo venez-vous faire dans ma maison ?

— Vous demander ma fille...

— Votre fille !! répéta le député avec une explosion de colère et de mépris. Votre fille !! Vous me parlez de votre fille !! Taisez-vous, et sortez !!

— Je ne sortirai pas ! répliqua Marguerite, et je ne me tairai point !! Vous m'entendez et vous me répondrez !!

— Vous êtes bien audacieuse aujourd'hui, vous si faible autrefois !...

— Autrefois j'étais une enfant tremblante et dominée. Aujourd'hui je suis libre et je suis forte ! les tortures que, depuis dix-neuf ans, je subissais par votre faute, ont pris fin il y a trois jours... Le bourreau qui me les infligeait n'est plus... Esclave, je courbais la tête devant mon maître, devant mon tyran... Ce tyran est dans la tombe et je n'ai plus qu'une pensée, ma fille !! Je veux ma fille !!

Robert chancelait. La force lui manquant pour se tenir debout il fut obligé de se rasseoir, ou plutôt de se laisser retomber sur sa chaise longue. Pour la seconde fois il répéta :

— Votre fille !! l'enfant que vous abandonniez, il y a dix-neuf ans, sans un regret, sans un remords, afin d'épouser l'homme dont les millions vous éblouissaient !! Vous avez ces millions, et ce n'est pas assez, vous voulez votre enfant !! C'est trop, madame, il fallait choisir... Ah ! tenez, pour venir ici, il faut vraiment que vous soyez folle !!

— J'ai toute ma raison ! répliqua Marguerite. En obéissant jadis à mon père je cédais à la violence, vous le savez bien... J'étais sous le joug !

— Vous pouviez briser ce joug en fuyant avec moi !

— J'aurais dû le faire...

— Vous ne l'avez pas fait, c'est votre crime !

— J'ai été lâche, je l'avoue... Pardonnez-moi...

— Vous pardonner, à vous maîtresse parjure et mauvaise mère ! A vous qui ne deviez être qu'à moi, et qui, plutôt que de me suivre, vous êtes vendue et livrée ! Puis-je oublier que votre abandon a fait de moi un misérable et un dénonciateur ? L'acte que j'ai commis en livrant à votre mari le secret de honte était un acte infâme, croyez-vous que je l'ignore ?... La fureur jalouse m'aveuglait !... Si je suis un vieillard qui touche à la tombe, à l'âge où l'homme est dans toute sa force, c'est par vous !... Vous m'avez tué en brisant mon cœur !

— Oui, je vous ai fait bien du mal, et Dieu sait pourtant si je vous aimais !...

— Non, vous ne m'aimiez pas !... Vous êtes incapable d'aimer !!

— Nieriez-vous que j'aime ma fille ?

— Certes, je le nie ! Si vous l'aviez aimée jadis vous auriez eu l'énergie de résister à votre père et de fuir avec moi... Si vous l'aviez aimée vous seriez morte de désespoir à la pensée que votre enfant grandissait loin de vous sans vous connaître, sans recevoir vos baisers et vos caresses, sans murmurer ces mots si doux. MÈRE ! Vous seriez morte, entendez-vous ! morte en vous maudissant !!

Robert s'arrêta. Après ce débordement de colère ; il sentit venir une défaillance terrible et meurtrière peut-être. Il se souleva, saisit la fiole de potion qui se trouvait sur la cheminée, la déboucha d'une main fiévreuse et avala quelques gorgées de son contenu.

Marguerite pâle, épouvantée, frissonnante, avait baissé la tête.

— Oui, balbutia-t-elle d'une voix sourde, j'ai été mauvaise amie et mauvaise mère... je l'avoue et je m'en repens... mais mon cœur n'était point coupable... La force et le courage me manquaient...

— L'amour et la maternité donnent toutes les forces et tous les courages...

— Accablez-moi, je le mérite... accablez-moi, mais pardonnez-moi !... Pendant dix-neuf ans j'ai souffert... j'ai pleuré ma fille... je la pleure !! Si je ne suis pas morte c'est que j'espérais la voir un jour, quand mon martyr serait fini... Ce jour est arrivé, et me voici suppliante à vos genoux, vous demandant grâce, implorant votre pitié !...

— Ni grâce, ni pitié !... répliqua Robert ; si vous oubliez, je me souviens !...

— Vous n'avez pas le droit de m'enlever à jamais mon enfant, reprit Marguerite.

— Votre abandon m'a donné ce droit, et j'en use.

— Serez-vous impitoyable et cruel à ce point d'empêcher une mère repentante d'embrasser sa fille... de lui dire qu'elle l'adore ? ..

— Elle ne vous croirait pas... Vous lui feriez horreur...

(A CONTINUER.)

Commencé le 12 Octobre 1882 — (No. 146.)

INFORMATIONS

A partir d'aujourd'hui—(12 octobre 1882)—les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payable d'avance ou dans le cours du premier mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Aux agents 10 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, payable à la fin du mois.

Nos abonnés actuels endettés voudront bien régler l'arrérage immédiatement, par là nous éviter la pénible nécessité de les retrancher de nos livres à l'expiration du terme de leur abonnement, et de remettre le compte à notre procureur pour collection.

Nous sommes en mesure de fournir tous les numéros par depuis le 1er Janvier dernier, et même la liste complète (brochée) de l'année 1881, aux conditions ci-dessus.

MORNEAU & C^{ie}, Editeurs,

Boite 186, Bureau de Poste.

Ste-Thérèse, Montréal

LE TESTAMENT SANGLANT

TROISIÈME PARTIE.

I

LES DEUX ENVELOPPES.

Je fis un signe affirmatif; maître Dominique sortit de son cabinet sans ajouter un seul mot; quelques minutes après, les deux réponses partaient pour leur destination respective; seulement, celle qui était adressée à M. de Verdeilles portait pour souscription: « A M. le comte de Malaucène, » et celle qui était écrite à M. de Malaucène portait pour souscription: « A M. le comte de Verdeilles. »

À dater de cet instant, la santé de mon grand-père déclina rapidement. Par un bizarre caprice, il ne voulait être soigné que par moi, et sa figure se contractait dès qu'Agricol, son fils bien-aimé, entra dans sa chambre.

Comme j'étais l'héritier, le successeur immédiat de ce pacte funeste qui avait empoisonné sa vie, si douce d'ailleurs et si pure, on eût dit que le pauvre octogénaire, craignant de laisser échapper, dans le délire de la fièvre ou les visions de l'agonie, quelque parole applicable à notre secret, voulait écarter son fils, pour que rien de ce qu'il devait ignorer toujours ne pût, même à travers les voiles de la mort, parvenir jusqu'à son oreille.

Lorsqu'il se sentit plus mal, mon grand-père eut la fantaisie d'être transporté dans le cabinet attenant à son étude, celui où il m'avait révélé le testament de Clotilde, et où se trouvait le portrait de cette malheureuse femme. De temps en temps il me pria de tirer le rideau qui couvrait cette funèbre image, et il fixait sur elle un long regard empreint d'une expression de tendre et douloureux reproche.

Le 6 décembre, l'agonie commença, et le médecin me dit que Dominique ne passerait pas la journée. J'avais déposé, comme d'habitude, sur un guéridon placé près du chevet de mon grand-père, le paquet des lettres qui lui étaient adressées.

Dans le nombre, il s'en trouvait deux dont la dimension dépassait de beaucoup celle des autres, et qui étaient évidemment des billets de faire part.

Soit mouvement machinal, soit pressentiment, soit plutôt obstination familière aux vieillards qui veulent jusqu'au dernier moment faire ce qu'ils ont fait la veille, mon grand-père prit ces deux lettres; il eut la force de les ouvrir et de jeter les yeux sur le contenu.

Alors un sourd gémissement s'échappa de sa poitrine; une légère rougeur courut sur ses joues; de son regard mourant il me montra le portrait de Clotilde de Varni, ses lèvres marmottèrent quelques syllabes dont je ne pus démêler le sens, et un instant après, s'affaissant sur l'oreiller, il expira.

Les deux lettres, tout ouvertes, étaient tombées sur le plancher: je les ramassai; c'étaient, en effet, deux billets de faire part. Voici ce que renfermait le premier:

« Monsieur le comte de Verdeilles a l'honneur de vous faire part du mariage de mademoiselle Valentine de Verdeilles, sa fille, avec monsieur Joseph de Bernançay. »

Voici ce que contenait le second:

« Monsieur le comte de Malaucène a l'honneur de vous faire part du mariage de mademoiselle Delphine de Malaucène, sa fille, avec monsieur le vicomte Raymon de Varni. »

II

IDYLLE.

Vous vous étonnez sans doute, monsieur le vicomte, qu'un simple renseignement donné par un notaire eût suffi pour amener le mariage de Valentine de Verdeilles avec Joseph de Bernançay, et celui de Delphine de Malaucène avec Raymon de Varni. Vous allez me demander comment les premiers préliminaires qui s'établirent entre les principaux intéressés, ne firent pas bien vite comprendre à M. de Malaucène que Raymon ne convenait pas à la modeste Delphine, à M. de Verdeilles que Joseph ne réalisait en rien l'idéal rêvé par la romanesque Valentine, à Raymon et à Valentine enfin, que ni Delphine ni Joseph ne sauraient les comprendre et les rendre heureux.

Je pourrais vous répondre, avec le poète le plus sage du plus sage des siècles, que le vrai n'est pas toujours vraisemblable, et le notariat, quoiqu'il soit fort différent de l'art poétique, se trouverait d'accord avec l'axiome de Boileau. Mais je n'ai pas même besoin, en cette occasion, de demander grâce pour une invraisemblance.

Qui ne connaît ces contradictions singulières du cœur humain, toujours porté à s'élaner vers l'inconnu, à demander à la vie autre chose que ce qu'il trouve en soi, à s'éprendre de ce qui désoriente ses sentiments et déplace ses aperçus, à se laisser attirer par les disparates, plutôt que par les analogies et les ressemblances?

À l'époque même où il fut question de ces mariages, Raymon de Varni, grâce à ces alternatives fréquentes chez les esprits poétiques, se croyait pour jamais guéri de ses aspirations idéales; il se proclamait converti au positif de l'existence.

Comme les marins qui, au retour d'une traversée assombrie par des écueils, des tempêtes et des naufrages, font le serment de ne plus quitter la terre ferme, les imaginations ardentes, après chaque orise et chaque mécompte, se figurent volontiers qu'elles n'aspirent qu'au repos, qu'elles ont fini avec le roman, et qu'elles mettent pour jamais les scellés sur leurs aventureuses rêveries. Promptes à exagérer, elles trouvent alors un plaisir bizarre à se faire simples, positives, prosaïques, amies du coin du feu et du terre-à-terre, comme ces princes qui, trouvant trop lourds leurs manteaux de pourpre, aimaient à se déguiser en pâtres.

C'est dans cette disposition qu'était en ce moment Raymon de Varni. Sa conduite, son langage auprès de M. de Malaucène et de sa fille, se ressentirent de cet accès de prose, et ceux-ci étaient trop peu observateurs pour démêler le feu mal éteint qui couvait sous cette cendre.

Grâce à cette souplesse qui est le charme et le péril des caractères dont je parle, Raymon, qui trouva Delphine très-belle et qui se passionna pour ce type de simplicité virginale, pour ce parfum de vie champêtre et de foyer domestique, fit merveilles chez son futur beau-père.

Il écouta avec une attention exemplaire l'histoire de la dernière gelée blanche qui avait rôti tous les mûriers, fit, sans sourciller, le boston du soir, et gagna le cœur de Delphine en savourant ses confitures.

Quoi qu'il en soit, le mariage eut lieu: sept ans s'écoulèrent, et, pendant ce laps de temps, je vis très-peu Raymon de Varni, qui continuait cependant de confier à notre étude la gestion de ses biens; il commença par habiter Maleraygues; ensuite j'appris qu'il était allé à Paris avec sa femme; quelques mois après son retour, il m'écrivit que madame Raymon de Varni venait de lui

donner un fils... Monsieur le vicomte, ce fils fut appelé Charles : c'était vous. Depuis ce temps, Raymon n'avait plus quitté Maleraygues.

J'avais accompli ma trentième année. Fidèle à mes engagements avec mon grand-père, je me mis à la tête de l'étude ; mon père, d'ailleurs, infirme et cassé avant l'âge, miné par les regrets que lui avait laissés la mort de sa bien-aimée Adelino, attendait avec impatience l'heure de la retraite et du repos.

Une fois installé, je vis que j'avais de graves et nombreux intérêts à débrouiller avec M. de Varni. J'éprouvais en outre une curiosité irrésistible, mêlée d'inquiétude et de remords, chaque fois que je pensais au ménage de Raymon et à la bizarre supercherie qui lui avait fait épouser une personne à laquelle il n'était pas destiné.

Un beau matin donc, je laissai à mon premier clerc la direction suprême de mon étude ; j'annonçai à ma vieille servante, immobile d'étonnement, quelques jours d'absence ; puis, sans attendre une invitation qui rendaient inutiles mes vieilles relations avec la famille de Varni et les comptes détaillés que j'avais à soumettre à Raymon, je partis pour Maleraygues.

On était à la fin de septembre 1820. L'automne commençait à répandre sur la campagne les trésors de sa riche palette.

Pour un homme accoutumé, comme moi, à une vie sédentaire, à de monotones travaux entre les quatre murs d'une étude, sans autre perspective que celle des buis et des arbustes de mon petit jardin, c'était un bonheur de pouvoir promener librement mes regards sur le paysage, et respirer d'autres parfums que ceux de mes poudreux parechemins.

Aussi, dès que j'eus mis pied à terre à Alais, je ne voulus plus prendre de voiture, et je m'enfonçai à pied, dans le sentier de traverso qui conduisait à Maleraygues par la montagne. Arrivé au petit hameau de Roquemille, je revis ce site au milieu duquel s'était passée une partie de mon enfance, et qui me rappelait l'horrible épisode de la mort de Clémentine, que Dominique m'avait souvent raconté. J'aperçus de loin le Pic-des-Chèvres, toujours parsemé de ses bouquets de chênes et de pins.

À une demi-lieue plus bas m'apparut Maleraygues, dont la façade s'estompait, à distance, dans les grands arbres qui l'entouraient. Mille souvenirs mélancoliques, mille tristes images m'assaillaient, pendant que je suivais, mon bâton à la main, le petit sentier jeté, comme une corniche naturelle, à mi-côte de la montagne, et dominant, de sa mince gergure, le gouffre fatal du Trou-du-Renard.

Quarante ans s'étaient écoulés depuis cette terrible scène ; rien, parmi les objets que j'avais sous les yeux, ne semblait d'accord avec ces lugubres réminiscences du passé : la matinée avançait ; la tiédeur de l'air était en harmonie avec la pureté du ciel, la nature, si habile à faire des parures avec des ruines, avait jeté sur le talus qui court en pente rapide jusqu'au gouffre une variété infinie de clématites, de liserons, de gentianes, d'églantiers, qui dérobaient l'effrayante profondeur du ravin sous leur tapis splendide et leur flexibles guirlandes.

Des arbres verts, plantés à profusion à travers les roches granitiques qui surplombent le sentier, animaient de leurs groupes élégants et de leurs frêles pyramides ces masses noirâtres et stériles.

Au loin, dans la vallée, ces légers filaments qu'on nomme fils de la Vierge, formaient ça et là comme une gaze impalpable sous laquelle chaque teinte semblait plus douce, chaque contour

plus harmonieux. Le cri strident et prolongé de l'ortolan, perché sur quelque touffe isolée d'yeuse, répondait aux joyeux trilles de l'ouotie, perdu dans l'azur du ciel.

À mesure que j'approchais de Maleraygues, une spirale de fumée bleuâtre s'exhalant du toit, une vache montrant tout à coup sa tête curieuse et somnolente au-dessus d'une haie d'aubépines, un vol de pigeons s'abattant au bord d'une prairie, complétaient l'effet de cette scène champêtre et en faisaient mieux ressortir la douceur et le calme.

Je n'avais plus que fort peu de chemin à faire pour arriver au château ; à cinq minutes à peu près du bâtiment, le sentier formait un coude, et allait aboutir dans une sorte de quinconce planté de grenadiers à fleurs doubles, de mimosas, de troènes, de faux-ébéniers, dont les dernières rangées tapissaient le porron. Ces arbustes avaient si bien prospéré qu'ils formaient un épais rideau, et que le visiteur arrivé à l'entrée de ce quinconce voyait à peine à deux pas devant soi.

Mais, depuis quelques instants, j'étais guidé dans ma marche par des voix confuses, des cris joyeux, des éclats de rire qui m'annonçaient la présence d'êtres vivants, et qui partaient du fond de ce joli massif. J'avancai encore un peu, et, au détour de l'allée, un spectacle délicieux s'offrit à mes regards.

Sur la première marche du perron, abrité à demi contre le soleil par les plantes grimpantes de la façade qu'un intelligent jardinier avait fait courir sur un léger grillage, une jeune femme était assise, tenant sur ses genoux les diverses pièces qui devaient lui servir à habiller un enfant de trois ans, en chemise, qu'elle retenait à grand-peine à ses côtés.

Une autre jeune femme, qui était évidemment une bonne, debout à l'angle du perron, favorisait, par une complicité fort peu déguisée, les ébats de l'enfant indocile et rieur, qui semblait décidé à prolonger la scène indéfiniment.

À quelques pas de lui, un beul épagneul, la queue tendue et le museau en arrêt, ne perdait pas un moment de vue l'heureux bambin, qui, à chaque vêtement qu'on voulait lui mettre, le saisissait entre les doigts de sa mère et le jetait de toute sa force. C'était là ce qu'attendait le chien. Il se précipitait comme la foudre sur l'objet, puis le rapportait d'un air grave et la tête haute.

Alors l'enfant prenait le chien par les oreilles, et se roulait avec lui, pêle-mêle, l'un riant aux éclats, l'autre jappant de plaisir, sans que jamais les dents de la bonne bête effleurassent la chair rose et la peau délicate de son compagnon. Ce jeu durait jusqu'à ce que l'intervention de la mère le fit cesser pour une minute : le chien reprenait son poste, et, une minute après, on recommençait.

Au haut du perron, un homme, jeune encore, et en qui je reconnus à l'instant Raymon de Varni, contemplant, appuyé sur son fusil, cette scène ravissante, avec une expression de bonheur intime et profond, qui me rappelait le « *Latone taciturnum* » de Virgile.

Pour ne pas troubler cette adorable fête de maternité et d'enfance, j'étais resté tapi derrière un troëme ; je ne me montrai que lorsque la mère, moitié grondant, moitié caressant eut enfin obtenu que l'enfant laissât terminer sa toilette.

Dès que je m'avancai, Raymon me reconnut aussi ; enjambant lestement les marches, il courut à moi, me serra la main et me présenta, comme son ami d'enfance, à la jeune femme, qui s'était levée et qui n'était autre que Delphine. J'embrassai ensuite l'enfant (c'était vous, monsieur le vicomte), qui me préférait le

chien, mais qui me tendit pourtant ses grosses joues de fort bonne grâce.

Raymon et Delphine me remercièrent, dans les termes les plus aimables, de m'être arraché à mes nombreuses affaires pour venir passer quelques jours avec eux. Bref, au bout d'une heure, j'étais installé dans la maison comme si je ne l'avais jamais quittée.

J'étais venu avec l'intention de mettre à profit cette sagesse dont je me croyais abondamment pourvu, et que nous donne de bonne heure, à nous autres notaires, l'habitude de voir les hommes prendre et ôter tour à tour, devant nos regards, ce triste masque qu'on appelle l'intérêt.

Cependant, je dois en convenir, cette sagesse se trouva en défaut pendant toute la première journée. Raymon, dans ses rapports avec sa femme, était affectueux et grave, sans passion, mais avec tendresse.

Elle paraissait éprouver pour lui un amour d'autant plus profond qu'il ne se trahissait ni par des paroles expressives ni par des démonstrations éloquentes, mais par ces demi-teintes, si bien d'accord avec le bonheur en ménage, lequel a besoin de clair-obscur plutôt qu'd'éclat, de recueillement plutôt qu'd'ivresse.

Je vis que Delphine avait pris soin d'entourer son mari de ce bien-être absolu auquel sont sensibles les organisations délicates, et qui, en écartant de la vie domestique les fausses notes, les tons criards, le grincement des rouages, supplice des hommes d'imagination, les accoutume peu à peu à renoncer à leurs rêves, et assoupit honnêtement ce qu'ils ont en eux d'inquiet et de trop vif.

En somme, l'intérieur de ce ménage était charmant. Delphine avait vingt-sept ans ; mais on ne lui en aurait pas donné plus de vingt, tant sa vie campagnarde et le calme de son âme lui avaient conservé de fraîcheur. Ses joues rivalisaient de teintes roses et veloutées avec celles de son enfant.

Ainsi que l'avait écrit son père, elle n'était ni sotte ni niaise, seulement on devinait que le côté poétique de l'existence était pour elle un livre fermé, admirable défaut pour qui connaît les bas-bleus et les Égéries ! Ainsi, les troupeaux, les pigeons, les jardins, les fleurs et les fruits, n'étaient jamais pour Delphine un prétexte à pastorales, à géorgiques ou à dithyrambes ; mais elle allait traire elle-même la plus belle de ses vaches, pour en offrir à son mari ou à ses hôtes le lait savoureux et pur ; ses espaliers plaient sous le poids des fruits que Raymon aimait le mieux ; et s'était aperçue que Raymon avait une passion pour les fleurs, elle avait soin que le parterre, les plates-bandes et les jardinières fussent constamment garnis des roses les plus nouvelles, des dahlias les mieux tuyautés, des fushias les plus élégantes, des géraniums les plus embaumés.

Les repas étaient exquis ; chaque plat, chaque assaisonnement, chaque accessoire avaient cette perfection positive si appréciée des connaisseurs et des gourmets.

Pour les amis, pour les malades, pour les pauvres, il y avait le vin de tel cru, la liqueur de telle année, bouchés savamment, exactement étiquetés, et qui faisaient couler dans les veines une joyeuse bonhomie, ne laissant pas le mot pour rire, et ennemie jurée des vapeurs et du lyrisme.

Le café n'était jamais froid, les lompes ne fumaient pas, si l'on voulait un bon livre, un jeu de cartes, un damier, un cigare, à l'instant livre, cartes, dames, cigare et table de jeu se trouvaient sous la man.

Il y a des femmes, héroïnes de sentiment, de vertu, de roman

et de grandes pensées, qui font poétiquement le malheur de leur mari ; Delphine faisait prosaïquement le bonheur du sien.

Le soir, nous fîmes ensemble une promenade, Charles nous suivait, tantôt courant, tantôt porté dans les bras de Pauline, sa bonne, avec laquelle il continuait un de ces interminables dialogues, traduisibles seulement pour les mères.

Le chemin qui conduit au village de Maloraygues est aussi riant, aussi aplani que celui du Pio-des-Ohévres au château est accidenté et sauvage ; nous marchions à travers champs, faisant craquer sous nos pieds la paille des chaumes et la tige du luzerne coupées.

L'épagnoul, aussi fidèle que mal dressé, courait à droite et à gauche, décrivant des cercles extravagants, et poursuivant les oiseaux qui se levaient sous ses pas ; puis il revenait à Charles, dont la main disparaissait parfois toute entière dans sa gueule inoffensive.

Rien ne saurait rendre la sérénité de cette soirée ; quelques nuages, frangés d'opale et d'or, s'étaient massés à l'horizon, plutôt pour accompagner le soleil que pour le voiler ; une brise imperceptible, venant des montagnes, nous apportait la vague et lointaine senteur des plantes aromatiques ; les travailleurs revenaient des champs, qui sur sa charrette, qui sur son âne, qui à pied et pliant sous sa falourde de saules : en passant, ils nous saluaient d'un « Bonsoir, monsieur et la compagnie ! » qui réjouissait par la franche expression de reconnaissance et d'amour qui s'y révélait.

C'était là une de ces heures suaves, où Werther lui-même aurait trouvé qu'il est bon de vivre, où Obermann aurait compris qu'il y a dans ce monde mieux à faire qu'à se plaindre de la stérilité de ses rêves ou à récriminer contre son Créateur et contre sa destinée.

Arrivés près du village, nous reprîmes la route du château. Delphine qui était grande et forte, voulut prendre, à son tour, Charles dans ses bras, lequel ne se laissa porter qu'après avoir échangé avec sa mère un long et joyeux baiser.

Nous marchions, Raymon et moi, derrière madame de Varin, Raymon commença par me montrer du regard ce groupe charmant, cette jolie tête, déjà à demi endormie, qui dépassait l'épaule de Delphine, et se balançait près de son cou, mêlée aux boucles opulentes de ses cheveux blonds, puis, il me dit gaiement et à voix haute :

— Mon cher Calixte, êtes-vous chasseur ?

— Comme peut l'être un notaire, répondis-je en souriant, chasseur d'intention.

— Eh bien ! je veux que, demain, vous le soyez de fait ; nous nous lèverons à cinq heures du matin, Victor, mon garde, sera sur pied, et nous irons à la chasse.

— Mais, d'abord, y a-t-il du gibier dans ce pays-ci ? demandai-je.

— Beaucoup... à ce qu'on dit, répliqua étourdiment Raymon.

— Comment ! à ce qu'on dit ? Mais vous ne le savez donc pas vous-même ? Les chasseurs d'Avignon sont moins humbles ou moins sincères.

— Monsieur Ermel, dit alors Delphine se mêlant à la conversation, il faut que vous sachiez que Raymon est, à la chasse, d'un guignon imaginable ; il sort tous les jours avec son fusil, et il ne rapporte presque jamais rien.

Il y eut un instant de silence, après quoi Raymon, se rapprochant de moi, me dit à demi-voix :

(A CONTINUER.)